

J'ai défendu les droits des familles, et en les défendant j'ai fait quelque chose de plus que de plaider la cause du riche.

Monsieur Mellana a dit qu'il ne voyait pas pourquoi l'on serait obligé de fournir l'instruction religieuse aux jeunes gens riches qui fréquentent l'Université, tandis qu'on la refuse aux pauvres enfants qui descendent des montagnes pour venir chercher un morceau de pain dans la capitale. Certes, il est à déplorer que ces enfants soient abandonnés ainsi que le dit l'honorable Mellana, mais cela prouverait une chose, c'est que malheureusement il n'y a pas assez d'âmes pieuses pour s'occuper du sort de ces infortunés; cela prouverait encore que le sentiment religieux de la charité va chaque jour en s'éteignant. Mais là n'est pas la question: il s'agit ici de l'enseignement officiel donné par l'Etat dans l'Université, et auquel les familles sont obligées de se soumettre. Or, du moment que l'Etat se substitue au père de famille, s'il veut en acquérir les droits, il doit en accepter les conditions et les devoirs. Mais la première condition que met un père en livrant son fils à l'Etat, est que son fils reçoive une éducation morale et religieuse; que sa jeunesse soit protégée contre les vices et contre les désordres. C'est là son droit.

Ainsi, lorsque le Gouvernement abandonne cette tutelle qui lui est confiée, il oublie ses engagements et méconnaît ses devoirs, voilà ce que j'ai dit, voilà ce que j'ai développé; il me semble qu'il n'y a rien en cela qui ne soit très-clair et qui ait pu donner motif à l'honorable Mellana de m'accuser de prêcher la cause des privilégiés.

L'honorable préopinant a dit que si les parents voulaient préserver leurs enfants des mauvais exemples et les entretenir dans les sentiments religieux, il n'avaient qu'à les mettre au Collège des Provinces, ou bien les confier à des amis. Cette proposition n'est pas sérieuse; l'honorable Mellana sait bien que le Collège des Provinces est loin d'être assez ample pour contenir tous les élèves de l'Université, et que tout le monde n'a pas des amis à Turin. C'est donc à l'Université de veiller sur la jeunesse qui lui est confiée, mais rien ne peut remplacer la sollicitude des parents; la religion seule en est capable.

Voilà les conditions auxquelles nous confions nos enfants à l'Université; mais si l'État n'accepte pas ces conditions, eh bien! alors qu'il soit libre à nous de les faire instruire où bon nous semble.

Monsieur Mellana a parlé d'un acte immoral; il a dit qu'à une des dernières fêtes, il ne s'est trouvé que trois étudiants à la congrégation; le fait peut être vrai, mais que prouve-t-il? sinon les progrès de l'indifférence en matière de religion, les tristes conséquences de la loi qui a rendu les étudiants libres de tout frein religieux et la nécessité, l'urgence de pourvoir à l'avenir, c'est pourquoi bien loin de détruire ce qui existe encore, je voudrais le réorganiser; je voudrais que le ministre, suivant l'exemple du père d'un de nos illustres collègues du comte Balbo, cherchât un autre abbé Sineo qui fût capable d'attirer les jeunes étudiants par l'attrait de ses instructions. C'est ainsi que l'Université remplirait la double tâche qui lui est imposée, savoir de donner l'enseignement scientifique nécessaire pour les différentes professions libérales, et de veiller en même temps sur l'éducation morale de la jeunesse dont elle est responsable.

Tel est le vœu que j'ai exprimé du fond de mon cœur et qui, je l'espère, sera partagé, car chacun de nous en doit sentir l'importance. (Bene!)

BALBO. Domando la parola sull'ordine della discussione.

PRESIDENTE. Il deputato Balbo ha la parola.

BALBO. Mi pare che sia molto importante per l'andamento della discussione, e per dar seguito agli affari, che la Camera si mantenga conseguente con se stessa. L'altro giorno con rara unanimità si è deliberato di chiudere la discussione generale, e di lasciare a parte le gravi questioni che si riferiscono a leggi costitutive. Ora, essendosi aperto il dibattimento sulla gravissima questione della soppressione, di tutto, o di una parte dell'insegnamento religioso, mi permetto di esporre alla Camera essere io d'opinione che intorno alla presente questione si sia abbastanza discusso dall'una e dall'altra parte della Camera, e che in conseguenza si debba passare alla votazione. (Bene! Bravo!)

Osserverò inoltre, che siamo entrati in una questione gravissima di organizzazione, e leggerissima di cifre.

Le due categorie 16 e 17 sono portate nel bilancio fra tutte e due in lire 13 mila, somma che, dietro proposta del relatore della Commissione, sarebbe ancora ridotta, e colla proposta del signor Polto verrebbe ad accrescersi di sole 600 lire.

Queste riduzioni, od aumenti sono di pochissima entità, mentre invece, se noi continuiamo nella discussione di un punto così importante di riordinamento, quale si è l'istruzione religiosa, non la finiremo mai più, ed avremo fatto ben poco riguardo al bilancio, impiegando una seduta intera per una cifra di 12 mila lire.

Io propongo adunque alla Camera di chiudere la discussione, e passare alla votazione. (Bravo!)

PRESIDENTE. Essendo presentata una proposta del deputato Mellana, quand'anche sia chiusa la discussione, debbo domandare se quella è appoggiata, e porla quindi ai voti.

Interrogo quindi se la proposta del deputato Mellana, che porterebbe la soppressione di queste due categorie, salva poi la proposizione di una somma da accordarsi al Ministero per disimpegnarsi nelle obbligazioni personali verso gli esercenti questo insegnamento, sia appoggiata.

(È appoggiata.)

SULIS. Domando la parola sull'ordine della votazione.

Io proporrei che si facesse la divisione tra le due parti che compongono la proposta Mellana; giacchè, per quanto concerne le conferenze morali, io sono dell'avviso del deputato Gastinelli, che esse cioè si debbano conservare siccome complemento della istruzione teologica.

Quanto poi all'altra parte che si riferisce agli oratorii, io accetterei la proposta Mellana e pei motivi da esso addotti, e per un altro motivo che fu finora taciato. Gli oratorii attualmente si trovano fuori dell'azione governativa, giacchè per ottenere la frequenza in essi per parte degli studenti, manca ogni qualunque sanzione disciplinaria la quale s'ha per la frequenza delle scuole. Perciò si è che io non posso considerare siccome universitari stabilimenti gli oratorii, i quali pertanto non deggiono più dotarsi dallo Stato.

Per questi motivi insisto nel chiedere la divisione della proposta Mellana.

PRESIDENTE. La proposta del deputato Mellana per sé ammette la divisione, perchè con essa si propone la soppressione di due categorie. Quindi si può votare separatamente sopra l'una e sopra l'altra.

GIOLA, ministro dell'istruzione pubblica. Domando la parola per uno schiarimento che stimo necessario al fine di impedire ogni equivoco.

La categoria 16, di cui stiamo ora parlando, comprende due cose, le quali sono nell'epigrafe confuse, ma che in sostanza sono ben diverse e ben distinte. Questa categoria ac-